

## Valdano & Cie

A Nyon, dans la charmante petite bourgade vaudoise des bords du lac Léman choisie par l'UEFA pour implanter son nouveau siège et par le Real de Madrid pour son stage d'avant-saison, propre comme un sou suisse et distante d'une quinzaine de kilomètres de l'internationale Genève, j'ai revu, pour la première fois depuis dix ans, mon cousin Alain, Colombo comme l'inspecteur, et retrouvé mon passé dans son album de photos.

En dessous de l'équipe junior de 1962 de Saint-Imier, mon village natal, est collée une carte postale du Real Madrid. Au premier rang je reconnais Gento, Puskas, Di Stefano, au deuxième Santamaria. Manque Kopa, ce qui permet de situer le cliché à l'année 1960. Comme Obélix tombé dans une marmite de potion magique lors de son enfance, nous les petits Suisses, nous avons baigné dans un rêve idolâtre blanc comme un fromage de même couleur et royal comme le Real de cette époque. Ma fibre blanche est réelle, mon « afficion » aussi.

Entre les murs de l'hôtel Beurivage, refuge douillet de grandes équipes, choisi par Jorge Valdano par amitié pour Nicola Tracchia, un hôtelier tifoso inconditionnel de tous les artistes du ballon rond, j'ai dégusté dévotement, yeux mi-clos, sens en éveil, comme on goûte un Château Yquem, la semaine passée à côtoyer les trente-six membres de la délégation du champion d'Espagne 94-95.

Il est beau mec, Jorge, grand, fier sans dédain, encore jeune dans un corps d'athlète que la quarantaine n'a pas encore arrondie. Ne lui manque qu'un zeste de gomina sur un cheveu noir tiré en arrière pour estampiller à coup sûr son origine gaucho. Homme sans être macho. Homme de tête. Pas tête de Bic. Distingué et pas rasoir, il personnifie la perfection au masculin. C'est d'ailleurs ce qui m'irrite le plus chez lui. Il n'a pas de défaut ce gars-là ?

Sa poignée de main ferme et douce symbolise parfaitement les contrastes et la richesse de sa personnalité. Présente et solide, elle suggère une existence sans agressivité déplacée. La qualité de son écoute, la réplique adéquate propulsant le dialogue, cette ouverture constante et sans laisser-aller démontrent sa civilité.

Il faut le voir accueillir un joueur qu'il veut corriger. Regard droit et sincère, bras ouverts qu'il place bientôt sur l'épaule de l'arrivant, en prenant son temps, mais sans longueur. Il le reçoit comme on contrôle un ballon, en allant à sa rencontre, en l'amortissant par un geste de recul au moment de l'impact, en l'orientant pour une utilisation immédiate, pas trop loin pour qu'il ne s'échappe pas, pas trop près pour éviter un nouveau contact.

Au bord du terrain principal du magnifique complexe sportif de Colovray, l'écossais Andy Roxburgh, directeur technique de l'UEFA me demande :

« - Daniel, qui dirige l'entraînement ? »

Allongés sur le sol pour des étirements, les joueurs débutent l'entraînement sous la conduite d'Alberto Giraldez, le préparateur physique. Jorge Valdano, l'ex-champion du monde, Angel Cappa, l'ex-second de Menotti en sélection argentine et Angel Félix, ex-adjoint de Cappa en Amérique du Sud, discutent, poussent un ballon, l'amènent en l'air et jonglent. Sans s'occuper outre mesure du travail sérieux de leurs footballeurs.

Mes connaissances d'anglais ne permettant pas de fioritures de langage, j'explique :

« - Giraldez et Felix, planifient la semaine de travail et les entraînements, qui sont peu retouchés par Valdano et Cappa, et les dirigent. Valdano et Cappa interviennent quand ils le veulent. »

Souvent, assis sur un ballon, ou debout, mains sur les hanches, port altier, Jorge Valdano observe. Il se déplace de temps à autre, d'un pas ample, majestueux et félin comme celui d'un puma argentin, avec une réserve de puissance dans la foulée dissimulée sous beaucoup de décontraction. Il attend sa proie, ce petit problème ou cette anicroche qui peut envenimer l'esprit d'équipe et le tuer, pour lui sauter dessus, pour lui couper l'herbe sous le pied.

Le fonctionnement du staff technique du Real Madrid cultive l'habitué de la subordination militaire ou le fanatique de l'ordre crié à tue-tête. La hiérarchie des coaches du Real, très plate, s'organise sur une grande amitié, sans envie, ni rivalité et autour d'une même sensibilité pour l'homme et le jeu.

Avec Pirri, le capitaine des années 70 et médecin du club depuis plus de dix ans, le groupe de techniciens ressemble aux cinq doigts de la main. Chaque phalange à la fois autonome et solidaire participe à la préhension sans appréhension, à l'habileté de la manœuvre sans manipulation. Le doigt est éduqué (pas de majeur pour l'honneur, ni d'index vengeur), mais jamais pédant (pas d'auriculaire obséquieusement levé pour la tasse de thé). Il se sent fort, libre et dépendant de l'ensemble.

Comme Angel Cappa qui ne se considère pas comme un subalterne puisque parfois il intervient seul, pas plus de quinze minutes, à la causerie d'avant match et que, conscient de s'exprimer au nom de tous, il affirme : « Nous croyons plus en l'homme qu'en la planification »

Comme Alberto Giraldez, l'Espagnol, choisi pour son bon contact avec les joueurs et à qui le groupe d'entraîneurs sud-américains, pour se rapprocher des conditions de match, a cadenassé la porte du gymnase, subtilisé les piles de l'enregistreur cardiaque et débranché le tuyau du spiromètre. En n'autorisant que le chronomètre pour compter les pulsations sur 6 secondes. Dépouillé de tous ses points de repères scientifiques mesurables, Alberto joue sur la durée et l'intensité des exercices, des jeux pour amener la *plantilla* blanche au top sur le plan physique.

Sans retenue, il évoque ses nouvelles convictions issues de sa pratique avec Jorge & Cie : « Mieux vaut un moral à 100 % et un physique à 80 %, que l'inverse ! »

Un échange continu d'informations, une communication de tous les instants et de tous les détails permettent la cohérence et la diffusion d'un seul message. Chaque technicien défend les mêmes valeurs, chevauche les mêmes principes, évangélise le credo du natif de Santa Fe. Car l'homme, son moral, sa morale règnent au centre des préoccupations de Valdano et de ses pairs. Sans impair. La démarche part de l'individu pour atteindre le groupe. Le respect se doit. La confiance se donne. Mais attention à qui la trahit. Une main dure, celle de Valdano l'attend, le remet en place. L'autorité née de principes appliqués, se renforce chaque jour. Jorge ne badine pas avec les règles provoquées par un compromis avec les joueurs. L'exclusion menace.

La cohésion de l'entité sportive, dopée de respect humain, soutient les murs lézardés de la 'Maison Blanche'. Le coffre fort est vide. Les dettes s'accumulent. Si bien que sept importants dirigeants du club ont démissionné fin juillet. Le Président Mendoza, bête politique et grand communicateur (ça vous rappelle quelqu'un ?) plastronne. Les joueurs s'inquiètent, sans mollir dans leur préparation, car « rien ne doit affecter la qualité du travail ».

Si les entraîneurs, fils spirituels de Menotti, croient que le football se joue par une addition complice de spécialistes, il est normal qu'ils abordent l'entraînement par petits groupes, par « petites sociétés » comme l'exprime Cappa.

Après leur avoir enseigné les règles de la vie en zone, j'ai vu Valdano faire exercer successivement les mystères de la zone à deux groupes de quatre défenseurs.

J'ai noté les déplacements individuels exécutés par un seul joueur à l'écoute des conseils de son maître pour mieux se positionner.

J'ai découvert lors de certains exercices, deux entraîneurs pour un joueur qui encouragent, voire exigent la feinte de passe ou la simulation de tir plutôt que de la bannir.

Grâce à la présence multiple des entraîneurs, une individualisation poussée et minutieuse permet d'approfondir les rôles et les comportements. Sujet d'étonnement, elle s'efface tout de même devant la logique simple et intelligente de certains exercices.

Entraîneur, je sais faire travailler l'offensive et la défensive. Mais j'ai toujours sué, sang et eau, à inculquer un passage immédiat de l'une à l'autre, sans temps mort, pour profiter de la désorganisation adverse en cas de récupération du cuir ou pour éviter le temps de flottement à la perte de balle.

Lors de nombreux exercices sur le but, finalement bêtes comme chou, les cinq ou six attaquants doivent suivre systématiquement l'action dans la surface de réparation jusqu'à sa concrétisation et se replacer instantanément en position défensive à trente, quarante mètres du but, une fois le geste final conclu.

Autre combinaison intéressante, sur un terrain de soixante-quinze mètres de long, deux équipes de onze joueurs avec gardiens s'affrontent, un peu à la manière du football américain. Une équipe dispose de trois possessions de ballon avec départ de l'action dans les mains du gardien, pour marquer un but à l'adversaire qui ne fait que défendre et essayer de récupérer le ballon. Le lot des trois tentatives épuisées, les équipes changent de rôle.

Cet exercice possède deux avantages majeurs.

A tour de rôle, une équipe ne fait que défendre, de façon toujours organisée, en respectant toutes les bases de la zone et des déclenchements de pressing.

L'autre ne fait qu'attaquer, en évitant de perdre le ballon, tout en tentant de s'approcher rationnellement du but adverse pour marquer, puisque le score est compté lors des vingt minutes de jeu.

Cette phase du travail reflète d'ailleurs à la perfection la philosophie du jeu de Valdano.

Quand il lui est demandé :

« - Dans votre collectif, quels joueurs sont chargés de la récupération du ballon ? »

Il répond :

« - Mais chez nous, qui perd le ballon ? »

« - L'ordre et l'organisation de l'équipe sont responsables de la récupération de la balle. »

Il fait donc partie de ces rares entraîneurs qui forment leur équipe en pensant qu'en début de match, son équipe possédera le cuir au coup d'envoi. Et qu'il faut construire le jeu pour s'approcher de la cage adverse, l'amener rationnellement devant le but, tenter de marquer plus de buts que l'adversaire.

Ce souci prédominant de ne pas laisser échapper la maîtrise de la sphère s'exprime dans le vocabulaire de Jorge : « Michel clarifie le jeu. Quique (le défenseur) a une très bonne 'relation' avec le ballon. Je dois aider Luis Enrique, ce fantastique combattant, à freiner ses courses, quand tu cours moins vite balle au pied, tu es plus précis. »

« Nous devons être fiers de notre jeu, ne pas (ou peu) nous intéresser à celui de l'adversaire. Car la confiance fonctionne comme des vases communicants. Plus tu parles de l'opposant, plus tu te diminues et plus tu le rends fort ! »

L'imagination et la créativité du verbe se retrouvent sur le terrain, en compétition. Et c'est bien là le plus grand mérite de Jorge Valdano. Il ne se contente pas de philosophie de comptoir. Pragmatique, il croit au jeu, donc au spectacle. Et c'est cela qui m'enchante le plus.